

VEVEYSE Jonas Ottiger

Un an à côté des Papous

En septembre 2005, Jonas Ottiger quittait Les Paccots pour la Papouasie. Pendant un an, il y a travaillé comme volontaire dans le cadre d'un projet des Brigades internationales pour la paix. De retour au pays, il raconte son engagement en faveur des droits de l'homme. Et rêve de repartir. Pour un projet plus personnel, en Indonésie cette fois.



Jonas Ottiger: «Cette expérience a complètement changé ma vision de l'humanité »

On ne rentre jamais le même d'un voyage. Chez Jonas Ottiger, 28 ans, le changement est impressionnant. C'est un autre homme qui vient de retrouver sa famille aux Paccots après un an vécu en Papouasie occidentale, comme volontaire des Brigades internationales pour la paix (PBI). Visage bronzé, mèches folles, silhouette amincie, regard ardent: il brûle d'un feu intérieur.

Un peuple attachant

«J'ai ressenti une très forte émotion quand j'ai quitté la Papouasie. Les gens, l'atmosphère, mes collègues de travail, la manière de se nourrir... Les Papous sont très attachants. Ils vont à l'essentiel. Restés très proches de la nature, ils accordent la priorité aux choses simples et spirituelles de la vie», explique Jonas.

Il s'est rendu en Papouasie occidentale, région d'une île de l'Océanie qui fait partie de l'archipel indonésien. «La frontière avec la Papouasie-Nouvelle-Guinée orientale est très nette. Ancienne colonie anglaise, cette dernière est indépendante. La partie occidentale, hollandaise jusqu'en 1963, a été rattachée à l'Indonésie à la suite d'un référendum pour le moins "discutable". Se sont ensuivis une rébellion de la population indigène et un séparatisme fortement réprimé par le pouvoir indonésien.» C'est dans ce contexte que PBI, une organisation non gouvernementale spécialisée

dans la résolution non violente des conflits, trouve la justification de sa présence dans l'archipel depuis 1999. Après Jayapura, la capitale de la Papouasie, PBI a ouvert un deuxième bureau en 2005 à Wamena, dans les montagnes du centre. PBI a développé des activités de promotion et d'éducation à la non-violence, de même qu'un programme d'accompagnement protecteur, pour répondre aux demandes d'activistes locaux ou d'ONG engagées pour la défense des droits de l'homme. C'est à Wamena que Jonas Ottiger a principalement vécu son année de volontariat.

Choc des civilisations

«A Wamena, on est passé, en cinquante ans, de l'âge de la pierre au monde du téléphone portable!

Si des personnes âgées portent encore l'étui pelvien pour tout habillement, les jeunes ont adopté T-shirts et jeans. J'ai été très impressionné d'assister en direct à ce choc des civilisations.»

«Les missionnaires chrétiens, arrivés dans les années cinquante, ont laissé une forte influence en Papouasie. Autrefois, les Papous avaient peur des esprits. Dans ce sens-là, les missionnaires les ont libérés. Dans leur mythologie, les Papous ont toujours pensé que les hommes blancs et les Noirs étaient frères. Et qu'un jour les Blancs reviendraient. A part les tout premiers, qui se sont peut-être fait manger, la pratique du cannibalisme étant alors en usage dans certaines tribus, les missionnaires ont donc été plutôt bien accueillis!»

Accompagnement protecteur

«PBI ne distribue pas d'argent. Son objectif est de transmettre à ces populations des outils pour qu'elles puissent prendre leur destin en main. Elles sont sans défense, se sentent impuissantes, leur niveau de formation est bas. PBI les aide en agissant comme tiers neutre dans leurs contacts avec les acteurs locaux, administration, Etat, police... Notre rôle était d'empêcher tout conflit entre ces parties, de désamorcer toute graine de violence.»

«Les Papous ne savent plus où ils en sont. Les problèmes ne se situent pas seulement au niveau des droits de l'homme face à l'Etat indonésien. Mais sont aussi culturels et religieux. En 2002, de nouvelles tribus, inconnues, ont encore été découvertes. On dénombre plus de 300 ethnies... La région compte 1,2 million de Papous et un million de "transmigrants" indonésiens. Ces derniers détiennent tous les ressorts de l'économie. Ils considèrent les Papous, qui cultivent la terre et élèvent des cochons, comme des primitifs. Mais dans notre travail, nous avons aussi accompagné des ONG indonésiennes qui veulent faire avancer les droits de l'homme.»

Une présence dissuasive

«La présence de PBI à Wamena permet réellement aux activistes locaux de travailler de manière plus libre et efficace. Depuis l'ouverture de ce bureau, les flambées de violence de 2000-2002 ne se sont pas reproduites.» Mais pas d'angélisme pour autant. «Chaque mois, nous devons consacrer plusieurs jours au renouvellement de nos autorisations de séjour.» Et «tout défenseur des Papous est considéré comme séparatiste. Ce qui peut aller jusqu'à l'expulsion pour un étranger.» Si Jonas Ottiger a appris l'espoir, il a pris, aussi, la mesure de la marge de manœuvre des organisations qui luttent pour les droits de l'homme. «Le contact avec les défenseurs de la paix et des droits des Papous a complètement changé ma vision de l'humanité.»

Entre deux mondes

«Des Occidentaux peinent à retrouver leurs marques après ces chocs culturels», constate Jonas. Licencié en psychologie du travail, il est au bénéfice d'une riche expérience professionnelle, lui qui a été professeur d'anglais en Equateur et consultant en ressources humaines.

«Mon vœu, c'est de retourner en Indonésie.» Pour y fonder une famille? Jonas sourit. Son retour en Suisse a accru la distance qui le sépare d'une amie restée en Indonésie et avec laquelle il a un projet de vie. Aussi songe-t-il à construire sa vie professionnelle dans ce pays. «J'aimerais entreprendre de nouvelles études en hydrologie. J'ai postulé dans des universités en Angleterre. Je pourrais étudier par correspondance, tout en trouvant une place de stage en Indonésie. Pour le moment, j'ai reçu une réponse négative.» Mais Jonas ne désespère pas.

«Je n'ai pas envie de retourner dans le monde du business. Ce que j'ai vécu pendant un an m'a rendu sceptique sur la société de consommation, le matérialisme, le carriérisme. La sécurité, la retraite... J'ai pris du recul, j'ai d'autres priorités. Peut-être parce que j'ai vu vivre des gens plus dans l'instant présent, dans l'essentiel, que dans la peur du risque et les projections d'avenir. Je suis à la recherche d'un compromis entre la prévoyance qui prévaut sous nos latitudes et l'insouciance qui rythme la vie ailleurs. Les perspectives sont complètement différentes qu'avant mon départ.»

Comme preuve de ce décalage Nord-Sud, Jonas parle de la grippe aviaire. «Il n'y a que les journaux occidentaux qui en parlaient. C'est amusant! Il s'est paraît-il produit des cas près de la Papouasie, on n'en savait rien. A mon avis, personne là-bas n'aurait pu identifier cette maladie. Si des gens en sont morts, on a dû mettre cela sur le compte de la malaria.»



Marie-Paule Angel

28 octobre 2006

Droits de reproduction et de diffusion réservés © La Gruyère 2003 – Usage strictement personnel

<http://www.lagruyere.ch/archives/2006/06.10.28/veveyse.htm>